

L'érotisme des balles et des barbelés

Par [Agnès GIARD](#) – 12 janvier 2021 à 10:51

Ses parents sont des rescapés du massacre de Chatila, lui-même a grandi dans le camp de Sabra. L'artiste palestinien Abdul Rahman Katanani tire à la carabine sur des bidons d'essence pour les sculpter en forme de sexes.



«Spirale», 2017. Photo Abdul Rahman Katanani. Analix Forever Genève

Avec sa coiffure en pétard, les cheveux dressés sur la tête, l'artiste palestinien Abdul Rahman Katanani semble comme aspiré vers le ciel. Son travail tourne tout entier autour de cette dynamique d'envol. Tordant ses cheveux, la galeriste genevoise Barbara Polla, qui s'amuse à l'imiter, présente ainsi la chose : *«Je suis Abdul Rahman Katanani, et je vous souris. Je crée des œuvres avec du fil de fer barbelé et des bidons, parce que c'est ce que j'ai dans le camp de Sabra à Beyrouth, où je suis né. Les bidons, je tire dessus à la carabine pour les trouser. J'ai vécu dans la merde, vous savez, mais je crée et je ris parce que je veux transmettre la joie.»*

Naître sur un charnier

La joie commence par un miracle : le 1^{er} septembre 1982, soit quinze jours avant le massacre de Sabra et Chatila, camp qui accueille au Liban les réfugiés palestiniens, les parents d'Abdul Rahman Katanani se sauvent dans les environs, parce qu'ils ont peur de l'armée israélienne. Elle s'est dangereusement rapprochée. Deux semaines plus tard, elle encercle le camp et laisse ses alliées – les milices chrétiennes phalangistes – y massacrer tranquillement des civils, pendant trente-huit heures. La grand-mère d'Abdul, qui n'avait pas voulu fuir, fait partie des victimes... Neuf mois plus tard, Abdul Rahman Katanani vient au monde, dans ce même camp. Il y grandit, entre les carcasses, les bombes et le béton.

L'art des camps ou comment s'en tirer

Dans l'enceinte étroite du camp, tout pousse *«en hauteur, dit-il. Par ajout d'étages»*. La seule façon de progresser, c'est verticalement. De son enfance, Abdul Rahman Katanani retient surtout cette leçon. Avec les matériaux de fortune, recyclant les débris du camp – pneus, capsules, tôle ondulée, clous rouillés – il découpe des silhouettes d'enfants qui jouent au lance-pierre, au ballon ou au cerf-volant. Leurs ombres chinoises lancent vers le ciel des morceaux d'acier. *«Sortir est un mot très important pour moi. Sortir d'un enfermement, sortir d'une situation.»* Pour s'en sortir, le voilà prêt à tout. Au début des années 2010, Katanani se met à enrouler des fils de fer pour en faire des tornades, métaphores d'une vitalité qui ne demande qu'à s'exprimer. La violence n'est pas loin.

Les barbelés en tourbillons jouissifs

Sa première tornade est tissée avec 500 mètres de barbelés. Son corps couvert de cicatrices en garde la trace. Suspendue en hauteur, «*coincée dans le vide sans savoir ce que l'avenir lui réserve*», cette tornade a tellement de succès qu'il en fait une seconde de 200 kilos, sous la forme monumentale d'un typhon en trompe-l'œil. Tordant ces fils de fer à pleines mains, Katanani transforme l'instrument de coercition en coup de vent, spirale d'acier arachnéenne, synonyme de liberté. «*Le concept de liberté est constamment en mouvement, c'est plus sa recherche qui compte*», dit-il. Cherchant sa voie dans les formes qui s'échappent, qui partent en vrille ou qui se soulèvent, Katanani sculpte aussi des vagues de fer à la légèreté surnaturelle et des vulves faites de bidons crevés, aux couleurs intenses.

Les amants ininflammables

«*Vulves rouges, vulves bleues, vulves noires*», énumère Barbara Polla, la première galeriste à exploiter cet aspect peu connu du travail de l'artiste : il fait des œuvres érotiques qui sont, à son image, explosives. Ou libératrices, cela dépend du point de vue. Ses premières séries du genre, intitulées *Lovers*, sont celles d'amants en tôle recyclée, aux corps pudiquement couverts d'un morceau d'acier rouge découpé dans un baril de pétrole. Rouge, synonyme d'explosif. Les amants en question, ce sont les couples illégitimes qui se retrouvent en secret, sur le toit de l'hôpital désaffecté de Sabra «*pour s'aimer tranquillement, loin des traditions*», ainsi que l'explique Barbara Polla, et qui, après avoir joui, restent immobiles l'un contre l'autre pour vivre ce que Katanani nomme «*le meilleur moment du sexe : après l'orgasme, quand on est enlacés, entièrement absorbés, embrassés comme dans une vague qui monte vers le ciel et emportés par un volume d'énergie incroyable. C'est cela le vrai corps*».



Vulve noire 2020. Photo Abdul Rahman Katanani. Analix Forever Genève

Des vulves en bidons de pétrole

Depuis peu, explorant le thème du «*vrai corps*», l'artiste, qui vit au Liban, tire dans des barils vides avant de les plier puis d'assembler ces feuilles de métal froissé en origami sexuel. L'œuvre est à double sens bien sûr. Les géants du pétrole qui font bouger la carte du monde sont dans la ligne de mire. A travers Abdul Rahman Katanani, des millions de réfugiés dénoncent le sort qui leur est fait. Forcés de fuir leur pays natal, littéralement «*stockés*» dans des zones de transit, forcés de survivre dans des «*bidon-villes*», ils ne rêvent que de coups et de feu. Comment s'en sortir ? Lorsqu'il troue les parois métalliques des barils, l'artiste exprime aussi ce désir. La forme peut sembler crue, mais elle dégage une puissance comparable à celle des bolides fuselés qui étincellent sur les pistes de départ. Les vulves d'acier brillent, déchiquetées, tranchantes, polies, dégainées, comme dans l'anticipation d'une décharge. Attention, ça va...

«[Je suis Abdul Rahman Katanani](#)», sur le site de la galerie Analix Forever.

Abdul Rahman Katanani, entre Sabra et Chatila et l'esthétique, entre Histoire et histoire de l'art, de Paul Ardenne, dans le catalogue de l'exposition *Hard Core*, 2017.

Galerie Analix Forever : 10, rue du Gothard, 1225 Chêne-Bourg, Suisse.

[Agnès GIARD](#)